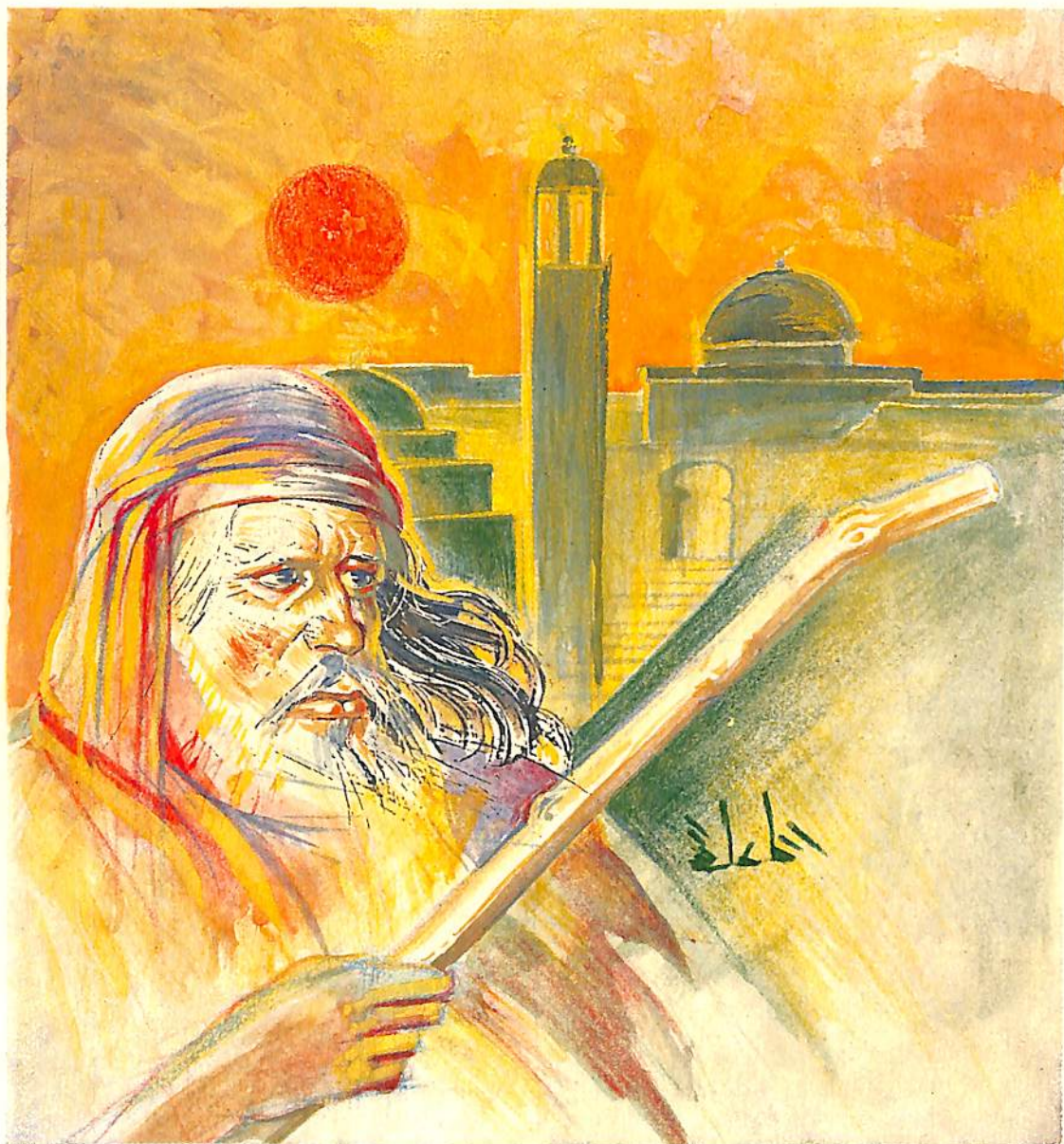


Maya ARRIZ TAMZA

ZAID LE MENDIANT



Publisud

Bibliothèque de Djemaa Djoghla

www.asadlis-amazigh.com

Zaïd le mendiant



MAYA ARRIZ TAMZA

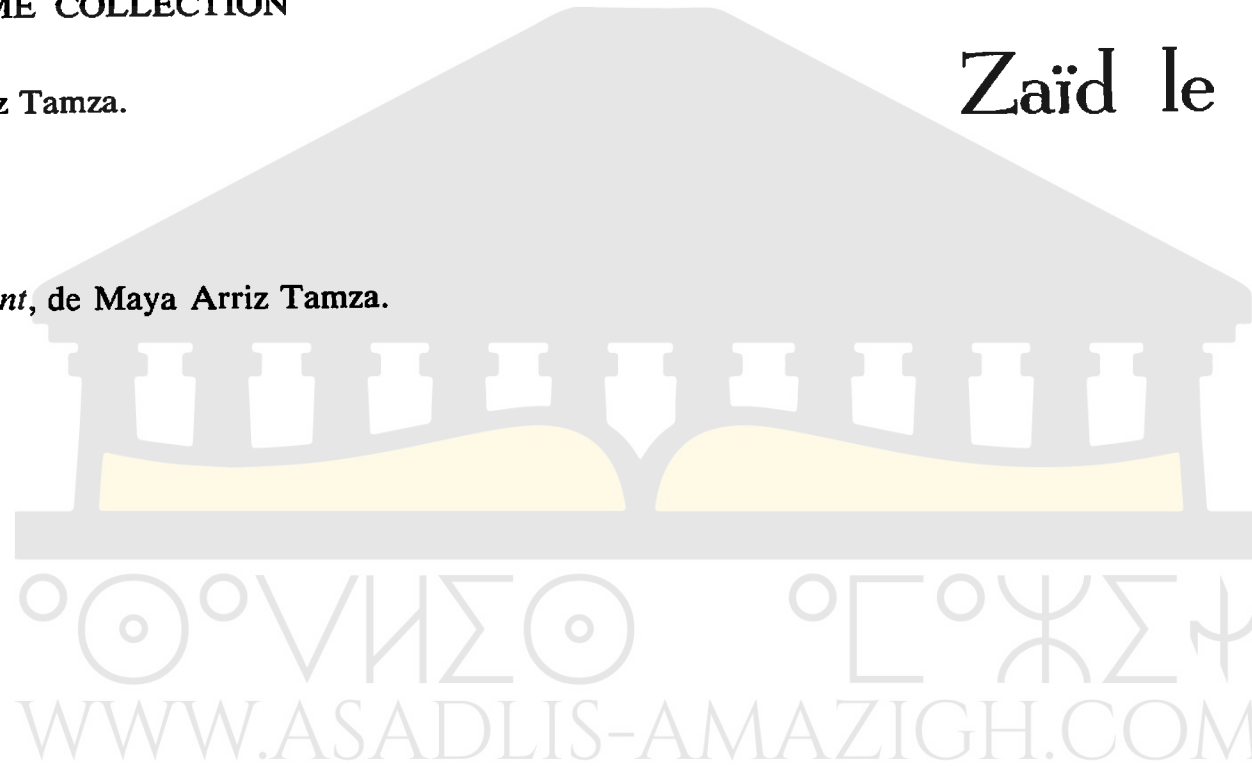
DANS LA MÊME COLLECTION

Lune et Orian, de Maya Arriz Tamza.

A paraître :

Le disciple de Zaïd le mendiant, de Maya Arriz Tamza.

Zaïd le mendiant



PUBLISUD

Illustration de couverture : Mohamed KADA

Au Nom de Dieu, le Clément, le Bienfaiteur...
Puisse-t-Il agréer
celui qui ne cesse de dire
« L'Essentiel est l'Amour
car l'Amour est la Vie.
Faire de chaque pensée,
chaque geste, chaque parole
un acte d'Amour. »



ISBN 2-86600-370-5
ISSN 0986-5438

PUBLISUD
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris



L'ILLUMINATION

Un jour, Zaïd le poète rencontra au hasard du destin une femme. La Femme, la compagne de sa vie, et il en tomba amoureux d'Amour.

Il lui offrit un collier : un collier de pierres.

Mais, la Belle, à qui on offrait des colliers d'argent, le dédaigna.

Elle n'avait pas pris le temps d'en user la pierre, pour en découvrir la gemme. Une gemme d'or.

Alors, Zaïd lui dit :

« Y a-t-il un seul être que tu ne trouves digne d'aimer ? As-tu la prétention de rester seule ? De faire affront à l'Amour ?

Alors, apprends ceci :

Nul affront, nulle tache pas même celle de l'égoïsme ne peuvent le toucher.

Et quoi que tu fasses ou penses, l'Amour te guette.

Si tu as été capable d'en susciter c'est que ton cœur n'est pas la caverne obscure que tu me montres.

Tes ténèbres recèlent la lumière de l'or : celui qui est sous la roche grossière ou polie ou hérissée de tes parois.

Et j'userai ma vie et mes mains et mon temps à arracher de mes ongles la poussière des montagnes pour dévoiler l'or de ton Amour.

Et que m'importe si le sang de mes doigts meurtris abreuve la terre et la roche. Il m'en restera toujours assez pour vivre.

Et si je devais me vider de tout mon sang, c'est avec la joie que je m'y prépare. Car c'est vers la Vie que je m'affaire et que je laisse la trace pour celui qui viendra après moi pour, à son tour, souffrir et jouir de l'Amour.

Son sang se mêlera au mien jusqu'à ce que le flot desséché fasse sauter la roche et les ténèbres de ton cœur.

Mais n'oublie pas ceci :

Tout comme je creuse et je souffre et je jouis, toi aussi, tu creuseras et tu souffriras et tu jouiras dans une grotte obscure. La grotte de l'Amour.

Et comme l'Amour appelle l'Amour, n'oublie pas encore ceci : la lumière elle-même creuse la roche. Et si le roc ne cède, le sang doré de ses doigts laisse la trace pour celle qui viendra après elle.

Et quand l'Amour sera, car l'Amour est la Vie et il doit être, la grotte obscure ne sera plus.

Et l'on verra que les flots de sang et de lumière ne sont que la mer et le soleil. »

Et comme la Femme ne le trouva pas assez grand, Zaïd le poète, lui, ne se trouva pas assez petit.

Alors, il devint mendiant.

L'HOMME RICHE

Un jour, Zaïd mendiait dans la rue.

Un homme très riche, passant par là, fouilla le fond de ses poches et lui donna une poignée de pièces en or. Une somme si importante, qu'elle aurait fait la fortune de n'importe quel homme, encore plus celle d'un mendiant.

Zaïd prit l'argent, sans s'étonner, et au lieu de louer le généreux donateur il lui cracha au visage.

L'homme très riche en fut choqué et blessé dans son orgueil.

— Qu'est-ce donc, sale mendiant ?

Je t'offre une fortune, et au lieu de me remercier, tu me craches au visage ?

Pourquoi cet acte insensé ?

Zaïd lui répondit :

— Qu'avais-tu à faire d'un merci ? D'autant que ton esprit était empli de milliers de mercis au moment de me donner ton argent.

Mes louanges ne t'auraient apporté rien de plus que tu ne connaises déjà.

Aussi, c'est à toi désormais de me remercier pour l'imprévu que je te donne.

Tiens ! reprends ton or.

L'homme riche passa par là, un autre jour.
Arrivé devant Zaïd, assis par terre, il le toisa de toute sa taille et lui dit :

— Salut à toi, mendiant !

Aujourd'hui je ne t'offrirai point d'or, pour ne pas flatter mon esprit de ta reconnaissance.

Tu m'as appris à ne rien attendre des autres par mes actes, en cela je te remercie.

J'ai pris la route du bien et de la vérité.

— Tu n'es qu'un vivant qui ne s'arrête pas de mourir, car il ment à la vie, lui répondit Zaïd.

— Voilà que tu m'insultes, sale mendiant ?

Je viens te remercier et te parler de bien et de vérité, et je ne trouve que le poison dans ta bouche ?

— Tu es passé par là, non pas pour me remercier, mais pour me flatter afin que ta vanité se nourrisse de mes paroles de louange sur toi.

Le chemin que tu suis est celui du mensonge et du mal, car comment peux-tu ne pas éprouver de la joie à regarder la joie des autres, et à la susciter chez l'autre pour que tel un rayon de lumière qui se reflète, elle puisse à ton tour t'atteindre ?

Et te crois-tu le plus savant des hommes pour connaître les besoins d'un mendiant, et ne pas savoir qu'une pièce d'argent peut lui faire plus de bonheur qu'une infinité de remerciements, quand son ventre crie famine ?

Tiens ! reprends ton merci : » Merci. »

Et Zaïd cracha sur sa tunique.

L'homme revint, une autre fois, amaigri, les traits fatigués et les vêtements négligés.

— Voilà, mendiant ! j'ai sillonné tout ce que je pouvais de la ville, offrant mon argent et mes biens au

premier venu, m'enivrant de la joie que je suscitais et de celle que je voyais chez les autres.

Je n'ai plus rien, je suis aussi pauvre que toi désormais et je ne sais que te dire !

Zaïd lui répondit :

— Crois-tu que je vais te flatter, enfin ?

Au fond de toi tu l'espères, puisque tu viens t'en vanter devant moi !

Tu es toujours un vivant qui se meurt de mentir à la vie. Et puis, te crois-tu le plus sage des hommes pour prétendre t'enivrer de joie ? Que n'as-tu regardé aussi ceux qui souffrent, si cela était.

Tiens ! reprends ta parole : « Je ne sais plus quoi te dire. »

Une nuit, l'homme vint furtivement s'asseoir près de Zaïd. Il cachait sa nudité avec ses mains osseuses. Et ne prononça aucune parole.

Alors, Zaïd prit une vieille tunique élimée de son sac et la lui tendit, en lui disant :

— Si je crachais sur toi, c'est que tu étais debout. Et je voulais que tu comprennes qu'il n'y a pas que ton esprit qui peut être vaniteux.

Mais saches aussi que tu es toujours un vivant qui se meurt de mentir à la vie. Car si tu es revenu vers moi, c'est pour que je te loue, pour que je sois le témoin de tes actes. La vanité est toujours en toi, aussi, pars maintenant et va mendier à ton tour.

Ton corps est un autre corps, ton esprit un autre esprit, nul ne te reconnaîtra.

Et tu sauras que tu es non plus sur le chemin du bien et de la vérité, mais dans le palais de l'Amour, lorsque, à mon tour, un jour où je me serai laissé tenter par la richesse, je te donnerai quelques pièces d'or sans me souvenir de toi.

Tiens ! reprends ton silence.



LA PLUIE

Un jour de pluie, un passant surprit Zaïd en train de compter à haute voix.

— Que comptes-tu, Zaïd ?

— Je compte les gouttes de pluie.

— Mais, pourquoi ? demanda le passant surpris.

— Parce que personne ne le fait.

— Mais, quelle utilité as-tu de compter les gouttes de pluie ?

— Je compte les gouttes de pluie, car c'est préférable à celui qui compte son argent.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



LE TERRAIN ABANDONNE ET LA MOSQUEE

Un homme riche voulait construire une mosquée sur un terrain abandonné.

Il en avisa le peuple pour obtenir son accord.

Le peuple le lui donna, à l'exception d'un seul homme : un mendiant arrivé depuis peu dans la ville, et que tout le monde prenait pour un voleur. C'était Zaïd.

L'homme riche lui demanda la raison de son refus.

Et Zaïd lui répondit :

— Dieu n'a pas besoin de maison : Il est palais et désert.

Peu Lui importe les temples de pierre ou de sable.

Seul l'autel de nos cœurs Lui importe.

Quand à ce terrain, sur lequel je m'assoupis la nuit, par son dépouillement il m'inspire la présence divine.

Couvrez-le et le regard et l'esprit seront retenus aux arcades, fenêtres, tapis et coupoles.

La vue sera entachée par l'œuvre humaine et ne verra pas l'Essentiel.

Si Dieu avait voulu une mosquée à cet endroit, Il l'aurait élevée comme Il a élevé les montagnes et les arbres.

L'homme riche décida de laisser le terrain tel qu'il était.

Le peuple le lui reprocha :

Alors, il lui dit :

— Qui suis-je pour décider de ce qui est le bien pour tous ? Quand un seul, le plus mal loti de tous, va encore éprouver plus de dénuement dans sa misère.

Ne serais-je pas alors coupable de son malheur, moi, l'homme qui se prétend de bien ?

Si je le faisais, je deviendrais à mon tour un voleur.

LE SOUHAIT DES SOUHAITS

Un jour, un homme puissant demanda à Zaïd quel était le souhait de ses souhaits, pour le réaliser.

Zaïd lui répondit :

— Il n'y a que Dieu qui puisse l'exaucer.

L'homme puissant lui répliqua :

— Ce que Dieu peut accomplir, un homme peut parfois le réaliser.

Zaïd lui répliqua à son tour :

— Pour cela, il faudrait l'humanité entière sans qu'un seul être ne manque à l'appel.

L'homme puissant, irrité, lui demanda fortement :
— Quel est donc ce souhait que seul Dieu ou l'humanité entière sans qu'un seul être ne manque à l'appel, peuvent accomplir ?

Zaïd lui répondit doucement :

— Je voudrais déclarer la guerre.

L'homme puissant, surpris, lui demanda ironiquement :

— La guerre ? Quelle sorte de guerre peut souhaiter un mendiant, et pour tuer qui ?

Zaïd, qui connaissait la vie, lui répondit tendrement.

— Je voudrais déclarer la guerre aux Hommes, mais, la guerre de l'Amour.

L'homme puissant, amusé, lui demanda en riant :

— Mais qu'espères-tu donc à nous déclarer ta prétendue guerre de l'amour ?

Et Zaïd, impassible, lui dit avec tristesse :

— Je veux déclarer la guerre de l'Amour aux Hommes pour qu'au moment de mon appel, ils restent.

Qu'ils restent, pour être des héros ou des lâches, des martyrs ou des traîtres.

Qu'ils restent, pour combattre en braves sur le front ou dans l'obscurité de la Foi de l'Amour.

Qu'ils restent, pour subir la lâcheté sur le front ou dans l'obscurité de l'hypocrisie de l'amour.

Pour qu'ils ne restent pas dans l'indifférence.

L'indifférence de ceux qui ne sentent pas le feu de l'Amour mais qui, pourtant, s'en servent pour se réchauffer.

L'homme puissant s'en alla.

Zaïd l'appela.

— Attends ! tu oublies les gens de paix.

Alors, apprend-leur surtout ceci :

« Si le cœur des hommes aspire à la paix, qu'il ne déclare plus la guerre à l'humanité, mais à lui-même. »

LA LUNE PLEINE

Un soir de pleine lune, un homme voyant Zaïd rêveur dans la rue où il mendiait, lui demanda :

— Mais où te crois-tu pour être aussi absent qu'un vol de nuages sur le désert et aussi présent qu'une foule un jour de grand souk ?

Zaïd lui répondit :

— Je suis dans la lune et elle est pleine.

Je suis dans la rue et elle est vide.

Où vaut-il mieux être ?

L'homme ne savait quoi répondre.

Alors, Zaïd lui donna la réponse :

— Dans une rue vide avec l'esprit d'une lune pleine.

L'HERITAGE

Un jour, Zaïd rencontra sur la route un homme au regard triste qui passa sans le voir.

Zaïd l'appela et lui demanda la raison de cette tristesse aveugle.

L'homme lui répondit :

— Mon nom est Massoud (le Bienheureux), mais en vérité je suis bien malheureux.

Mon père est mort en me laissant un héritage considérable. Mais je ne pourrai en user que le jour où je ramènerai sur sa tombe ce qui me représente sur cette terre. Et il y a des années que je cherche, en vain.

Zaïd lui dit :

— Qu'as-tu vécu durant tout ce temps ?

Tu n'as vécu que dans la hantise de la recherche et tu ne pouvais trouver, car tu te dépossédais de ce que tu es réellement.

Tu as oublié de vivre. Tu as oublié ton nom.

L'objet de ta quête est toi-même. Ne perds plus de temps à chercher ailleurs qu'en toi, puisque Tout est en toi.

Et si tu veux tout savoir, alors, apprends ceci :

« Le monde n'est qu'un reflet et tu es un nom en forme de miroir. Que reflètes-tu ? »

L'homme comprit si bien, qu'il en oublia l'héritage.

L'IDEE DE LA SAGESSE

Un jour, un autre, un homme irrité par la renommée dont jouissait Zaïd, lui dit :

— Salut à toi, mendiant ! la ville et le pays ne jurent que par toi. Qui es-tu ?

Crois-tu qu'il suffise d'être mendiant pour être sage ?

Tu prétends à qui veut l'entendre que tu es le plus pauvre et le plus malheureux des hommes, alors que le monde grouille d'êtres plus démunis que toi.

Regarde-toi, et vois ! ton corps est robuste, tu portes une tunique, et tu en as d'autres dans ton sac.

Tu ne souffres ni de la laideur ni de l'infirmité.

Avant de te considérer comme le plus sage des hommes, apprends l'humilité.

Zaïd lui répondit tristement :

— En quoi suis-je responsable du destin qui m'a fait tel que je suis, et les autres êtres tels qu'ils sont ?

Je n'ai nulle prétention, sinon de vivre.

Et vivre, c'est porter en soi la vie de l'humanité et jouir de ses joies et souffrir de ses peines.

Je ressens le malheur de la laideur, de l'infirmité et de l'indigence comme je ressens le bonheur de la beauté, de la santé et de la paix.

Par mes yeux, mes narines, mes oreilles, ma bouche
et ma peau je vis et je meurs.

Et si mon destin est d'être mendiant, aujourd'hui,
je l'accepte. Comme j'accepterai la couronne qui le
suit, demain.

Devrais-je me dénuder et me mutiler pour te plaire ?
Pour que ton idée de la sagesse s'accomplisse !

Et puisque tu veux m'apprendre l'humilité, permets-
moi à mon tour de t'apprendre la tolérance :

Accepte que je sois un mendiant qui n'a jamais
clamé sa sagesse, et essaie de ne plus accepter d'être
un homme qui vit sa vie et qui meurt la vie des autres.
Qui s'offusque de la misère du monde et qui se réjouit
d'avoir été épargné par elle.

LE PÊCHEUR

Un matin, très tôt, au bord de la mer, un pêcheur
rencontra Zaïd qui pleurait en caressant les galets.
Le pêcheur fut surpris. Il demanda à Zaïd la raison de
ses pleurs.

Zaïd lui répondit :

— Je pleure la séparation,
la mienne et celle des galets.
Ce matin, alors que je scrutais l'horizon en méditant,
je les entendis gémir et pleurer.
Et lorsque je fus moi-même galet,
je compris
que leur chuintement est une plainte
que leur chant est un sanglot.

Le pêcheur pensa que Zaïd était un fou, et continua
sa route.

Zaïd, lui, continuait de pleurer comme un galet et
disait :

— Je souffre de la séparation
sur un rivage
comme l'Absente souffre de l'absence
sur un autre rivage.
Et je pleure

et tous nous pleurons.
De nos larmes amères
la mer a vu le jour.
L'écume de nos sanglots
est notre espérance
comme les remous de l'Amour
sont nos larmes de tristesse et de joie.

Le lendemain matin, très tôt, le pêcheur repassa par là, et trouva Zaïd en train de pleurer devant une fleur fanée tout en caressant un bout de papier.

Il s'en étonna, et demanda à Zaïd la raison de ses pleurs.

Zaïd lui répondit, tout en pleurant et caressant le bout de papier :

— Regarde cette fleur ! et si ta vue ne s'arrête pas à l'apparence, tu comprendras pourquoi je pleure.

Le pêcheur ne savait que dire, alors Zaïd continua :

— Je la vois au-delà de son apparence, car je ressens profondément sa détresse et son agonie. Et comme je ne puis mourir avec elle, je me console de mourir de ne point mourir.

Regarde cette fleur ! et si ta vue ne s'arrête pas à l'apparence, tu comprendras pourquoi je meurs de ne point mourir.

Le pêcheur ne savait quoi dire, alors Zaïd continua :

— Je la vois au-delà de ses apparences, et je meurs de ne point mourir car je sais qu'elle représente l'Amour, que chacun de ses pétales est un cœur.

Le pêcheur retrouva la parole pour demander :

— Et quels sont ses couleurs et son parfum ?

— L'Amour, dit Zaïd, est un océan de couleurs et de senteurs dont chaque goutte est une couleur et une senteur différentes. Mais tout comme il est infinité, il est

aussi unicité. Et c'est de son unicité que provient la musique, la même pour tous et unique à chacun.

Regarde ces pétales, ces cœurs colorés et parfumés et palpitants, ils ne peuvent mourir si tu les preserves entre les feuilles de ton cœur.

Le pêcheur, décontenancé, préféra changer de sujet. Il lui demanda pourquoi il caressait le bout de papier. Et Zaïd répondit :

— Lorsque je l'ai croisé, j'ai ressenti sa tristesse. Il pleurait son corps élancé et imposant, sa parure au printemps, ses ramures sur lesquelles les oiseaux venaient chanter leurs mélodies...

Je le consolais en lui rappelant que s'il a perdu la vie, il aura toujours son âme.

Et comme son destin est d'être papier, alors il sera écrit ou froissé, comme je le froisse devant toi.

Le pêcheur ne comprenait pas. Zaïd lui expliqua :

— Si je froisse ce papier c'est qu'il n'est pas l'Essentiel. Si je mets un pétale entre les feuilles d'un livre, le Temps aurait raison du papier et non du pétale.

Et puisque l'Essentiel est l'Amour, je vis et je meurs.

Le pêcheur ne repassa plus par là. Il craignait que la folie ne l'atteigne à son tour.

LA JOIE ET LA TRISTESSE

Un jour, un homme rencontra Zaïd profondément attristé, et lui dit :

— Est-ce le tourment de ton indigence qui te rend si triste, mendiant ?

Que ne sais-tu dans ta misère éprouver la joie, car elle est le baume de toutes les blessures.

Zaïd lui répondit :

— Si mon être s'attriste c'est qu'il ne fait qu'un avec le temps.

Regarde ce ciel couvert qui ne sait s'il doit se réjouir et faire appel au soleil, ou se lamenter et laisser couler ses pleurs.

Le temps est lourd et indécis : il laisse poindre quelques rayons et tomber quelques gouttes.

Mon âme vibre de ce refrain si tourmenté.

Mais apprends ceci :

« Ce temps est bénéfique aux jardins et à ceux qui souffrent de la chaleur, comme il est le malheur de ceux qui ne peuvent s'abriter.

Il est semblable au ventre de l'affamé qui ne sait s'il doit rire de sa misère ou pleurer de sa souffrance.

Il est semblable au cœur qui souffre d'éprouver l'absence et qui jouit de la présence de cette absence.

Et si tu es un homme de bien, n'oublie pas de consoler par un bout de pain ou par une seule larme celui qui est semblable à ce temps.

Et si tu veux tout savoir, alors apprends ceci :
La tristesse est l'eau qui creuse le puits de la joie pour se nicher au fond.

Et quand tu t'abreuves de l'une, tu la tires de l'autre. Comme lorsque tu pleures l'eau monte, et que le puits s'allonge quand tu ris.

Et si tu veux que les deux croient avec la même force, alors, verse des larmes de joie. »

LA LETTRE

Un jour, bien des jours et des nuits après, Zaïd reçut de la Belle une lettre :

« Qui aimes-tu ? La femme qui t'espère, ou la parole que cette femme t'a donnée ? »

Il lui répondit :

« Les mots sont les chapelets d'un rideau, écarte-les pour entrer.

Les mots sont des signes, déchiffre-les pour avancer.

Les mots sont des taches, efface-les pour mieux voir.

Et tu verras sur le papier, dans l'air poli comme un miroir qui j'aime. »

« Et tu sauras, pourquoi tu ne me vois pas.

Pourquoi par ton reflet dans le miroir de papier, d'air

tu asservis ton être.

L'Unité c'est quand on reconnaît dans son reflet le visage de l'autre.

Aujourd'hui le sable de ma rue est l'or du soleil,

comme ta couche
est un lit d'épines.
Et mon esprit est une flamme
comme ta pensée est une branche morte.
Mais, si demain, tu rejettes la faiblesse
de porter des colliers d'argent
pour cueillir toi-même les fleurs des étoiles
que ton cou appelle,
ose me les apporter.
J'ai le fil de l'arc-en-ciel.
Mais ton cou est-il aussi beau que je le crois ? »

AU LECTEUR

Zaïd le mendiant dit aux hommes et aux femmes, de jour comme de nuit :

« Si votre regard et votre pensée se sont arrêtés à la répétition du jour et de la nuit, et que vous en avez éprouvé de la lassitude ou de l'irritation, c'est que vous êtes comme ceux qui comptent leur richesse. Et pour lesquels le temps est de l'argent.

Mais, si vous avez éprouvé la répétition du jour et de la nuit, sans lassitude ni irritation, c'est que vous usez votre argent. Et que votre temps est de l'or. »

Zaïd le mendiant dit aussi aux hommes et aux femmes, de jour comme de nuit :

« Ce livre, je l'ai écrit avec ma vie.
L'encre noire est le sang de mon âme
le papier, mon esprit poli sur lequel écrit mon âme.
Et les mots sont ceux de mon cœur.

J'ai sillonné le papier avec un kalam
comme le laboureur sillonne un champ avec une [charrue,

pour y semer les grains de mon cœur,
comme le semeur sème des grains de blés.
Et si les grains de mon cœur germent
alors, comme le laboureur à la moisson,
nous partagerons les fruits de ma vie.
Que la Paix soit avec vous. »

LES CONTES DE ZAÏD LE MENDIANT

Bien des hommes et des femmes sont venus trouver Zaïd pour lui demander :

— Zaïd, qu'est-ce que la Foi ? le Bonheur... l'Amour... la Connaissance... ?

Alors, Zaïd faisait asseoir l'homme ou la femme près de lui, et lui disait :

— Je vais te raconter un conte.

— Un conte ? Pourquoi me raconter un conte, quand c'est une réponse aussi claire que l'eau d'une source en plein soleil que je te demande, répondait l'homme ou la femme.

Zaïd leur répondait à son tour :

— Car je veux, avant de t'en livrer le secret, ôter de ton esprit tous les remparts que ta vie a érigés, et qui sont autant d'obstacles à la vérité, aussi simple soit-elle.

Pour que la clarté de la source puisse toujours te paraître, malgré les ombres du monde et l'ombre de toi-même.

Et Zaïd commençait son conte, en prononçant une vieille litanie qu'il tenait de ses ancêtres berbères et qui disait * :

« Yèla mèta yèla
ou Rabbi
youchènèr
mèta yehla.
Mèla, yèqarah... »

* phonétiquement.

Il est ce qu'il est
et Dieu
nous en a donné
le Bien.
Alors, le conteur te dit...

LES DEUX MENDIANTS

Un soir, deux mendiants, exténués par leur longue marche et leur misère, arrivèrent devant un palais.

— Que le Seigneur soit loué ! dit le premier.

Ce palais sur notre route est comme l'ombre du palmier dans le désert. Et celui qui y demeure doit être le palmier qui nous offrira de ses fruits et de son eau. Tapons à la porte !

— Quelle chance ! s'écria le second mendiant.

Ce palais n'est sûrement à personne et il n'attend que nous pour profiter de ses présents.

Cette demeure est l'aboutissement de notre errance, je le pressens.

Entrons !

— Attends ! dit le premier.

Il est tard, et le maître de ce palais doit dormir. Ne vaut-il pas mieux attendre que le jour se lève avant de taper à sa porte ?

Ne risquerions-nous pas de le sortir d'un rêve agréable pour lui offrir la vue de notre misère ?

— Ami ! dit le second mendiant. La misère n'est

agréable à personne, et pourtant nous la subissons, nous, hommes des rues et des chemins. Et un homme assez grand pour vivre dans une telle demeure, s'il existe, n'aura aucune frayeur devant notre indigence. Entrons !

— Non ! répondit le premier.

Je n'entrerai pas avec toi.

Je vais m'allonger devant la porte et attendre que le jour se lève.

— Fais comme tu l'entends ! lui répondit son compagnon. Moi, j'entre. Car ce palais est le présent de ma providence.

D'ailleurs, regarde ! la porte est entrouverte.

Et le premier mendiant s'allongea aux portes du palais, tandis que le second entra.

(De quel mendiant es-tu le plus proche ? Toi qui écoutes.)

Le jour se leva.

Et le premier mendiant s'éveilla aux portes du palais.

— Béni soit ce jour qui se lève et qui nous voit encore en vie ! dit-il.

Mais où est mon compagnon de route ?

A-t-il trouvé l'hospitalité dans ce palais, ou... la mort ?

Il s'empressa de taper à la porte, n'osant en franchir le seuil.

Il tapa et retapa sur la porte, avant d'appeler :

— Par le Miséricordieux ! y a-t-il quelqu'un pour me répondre ?

— Ne t'impatiente pas, Ami ! je viens t'ouvrir un peu plus cette porte que tu ne veux pas franchir.

Et le second mendiant vint lui ouvrir.

Il était vêtu comme un prince. L'or et l'argent resplendissaient sur sa tenue .

— Entre, Ami !

Viens toi aussi te reposer de la misère et jouir de la richesse.

Son compagnon le suivit, avec hésitation.

Et ainsi, à son tour, il put voir toutes les beautés et toutes les richesses du palais : un petit jardin d'orangers avec une fontaine d'albâtre, des coffres remplis de brocarts, de pierres précieuses...

— Regarde, Ami ! dit le second mendiant.

Tout cela est à nous. Profitons de la fraîcheur du jardin et de la chaleur des bijoux.

— Ne crois-tu pas qu'avant de se réjouir, il faille rechercher le propriétaire de tout cela ? répondit le premier mendiant.

Car ce palais est assurément à quelqu'un.

On ne délaisse pas une demeure aussi belle, et surtout comment croire que de telles richesses puissent être abandonnées ?

Je t'en prie, compagnon de route, allons attendre devant la porte le retour de celui qui vit dans cette demeure !

— Ami, ne croirais-tu pas en la Providence ? En la fortune qui s'est penchée sur nous ? Allez, viens ! tu vas te débarrasser de tes haillons pour endosser une tunique de soie.

— Permets-moi, compagnon de route, de garder mes vêtements et d'aller au-dehors attendre le retour du maître de ce palais.

— Ami, fais comme bon te semble !

Mais n'attends pas d'être trop las pour taper à la porte et m'appeler, car apprends que je suis le maître de ce palais, et que tout ce qui m'appartient t'appartient aussi.

Je déposerai chaque matin assez de nourriture pour le jour, jusqu'à ce que tu viennes partager ma table.

Et le premier mendiant retourna s'allonger devant la porte du palais, durant six jours.

Au septième jour, le premier mendiant alla taper à la porte.

— Es-tu encore dans le palais ?

Le maître n'est-il point rentré par une autre porte ?

Mais cette fois-là, ce ne fut pas son compagnon qui vint l'accueillir, mais un homme aussi grand et aussi fort qu'un chêne, avec une longue barbe poivre et sel, et qui lui dit :

— Entre donc, mécréant ! pour recevoir le châtement que tu mérites.

Deux hommes, sortis de l'ombre, l'empoignèrent pour le faire entrer et le mener dans une pièce où il retrouva son compagnon, assis sur un tapis.

— Ainsi, vous pénétrez dans mon palais et profitez de mes biens sans y avoir été invités ?

N'avez-vous donc aucun respect pour la propriété d'autrui ? Aujourd'hui va cesser votre vie de voleur. Je vais débarrasser votre corps du mal qui l'habite : mes serviteurs vont vous trancher le cou.

— Noble prince ! s'écria le premier mendiant. Que gagnerais-tu à nous tuer ? Tes richesses sont toujours à leur place, si nous étions des voleurs nous les aurions emportées.

Nous ne sommes que deux mendiants égarés qui t'avons attendu, l'un dans tes vêtements et dans ton palais et l'autre dans ses haillons et devant ta porte.

N'aurais-tu pas assez de clémence et de générosité pour nous laisser partir sur la route ? Le Seigneur en sera témoin.

— Penses-tu m'abuser, voleur ?

Ne crois-tu pas que j'ai compris que l'un veillait devant la porte tandis que l'autre pillait mes richesses ?

Et pourtant, par Amour pour Celui que tu as pris pour témoin, je ne vous tuerai pas tous deux : l'un de vous seulement aura la tête coupée, tandis que l'autre sera libre de reprendre la route.

Telle est ma sentence ; et ne cherchez pas à m'attendrir par vos larmes car je pourrais en oublier ma clémence et en finir avec vous deux.

Il ne reste plus qu'à celui qui voudra mourir de s'avancer !

— Prince ! répondit le premier mendiant. Ta clémence est injuste. Nous ne sommes pas venus pour te voler mais pour implorer ta générosité.

Et si l'un est entré en ton palais et l'autre a veillé devant ta porte ce n'était que pour t'attendre et veiller ainsi sur tes biens.

Et que n'avais-tu fermé ta porte si tu craignais pour tes richesses ?

Mais si malgré notre sincérité, tu tiens à tuer injustement l'un de nous, alors que ce soit moi.

Et le premier mendiant s'avança, et s'agenouilla dans l'attente du coup qui lui trancherait la tête.

— Pourquoi tiens-tu donc à mourir, mendiant ? Quels méfaits pèsent sur ton cœur pour vouloir en finir ? lui demanda le prince.

— O Illustre Prince ! apprends que sur mon cœur ne pèse aucun poids et que si je n'ai nulle crainte de mourir, c'est que mon âme est assurée du repos.

Et ma seule espérance, aujourd'hui, est que le sacrifice de ma vie puisse faire éclore le courage chez celui qui me la ravira.

Le prince ordonna à l'un de ses serviteurs de lui trancher le cou.

Le serviteur s'avança, leva son bras armé mais ne put l'abattre.

— Qu'attends-tu, Hassan ? demanda le prince.

— Prince ! lui répondit le serviteur. Le courage et la sincérité de cet homme m'ont touché comme l'aile de la colombe.

Et je ne peux t'obéir.

Si c'est une vie que tu réclames, alors prends la mienne.

— Hussein ! cria le prince. Tranche donc le cou de ton frère puisqu'il donne sa vie pour celle du mendiant.

Le second serviteur s'avança, leva son bras armé, mais ne put l'abattre.

— Qu'attends-tu, Hussein, cria de nouveau le prince ! La vie de ton frère t'importerait-elle plus que la parole de ton maître ?

— O Prince ! répondit Hussein. Plus que le cri du sang de nos ancêtres, c'est le courage et la sincérité de mon frère qui m'ont touché comme l'aile de la colombe.

Je ne puis t'obéir.

Et si c'est une vie que tu réclames, alors prends la mienne.

— Par ma barbe ! dit le prince. N'aurais-je donc pas, moi, Noble Prince, autant de courage et de sincérité qu'un mendiant ou qu'un serviteur ?

Eh bien soit ! voici mon cou et ma vie.

Et ce sera toi, mendiant princier qui n'a pas dit un seul mot, qui devra me la trancher.

Alors, l'un des serviteurs remit au second mendiant un sabre effilé.

Le second mendiant prit le sabre, s'avança et leva son bras armé.

Mais il ne put l'abattre.

Il rejeta au loin le sabre, et dit :

— Mais quelle est cette folie ?

Vous raisonnez et vous parlez comme des enfants au cours d'un jeu !

Que cherchez-vous à prouver ? Que vous êtes courageux ? Eh bien je puis vous le dire, vous êtes des braves, comme moi je revendique ma lâcheté, et cette sincérité que moi seul possède.

Tout comme j'ai cru que ce palais désert était mien, je crois que la vie est ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, plus que le courage ou la lâcheté. Vous n'êtes que des hommes courageux et hypocrites car vous connaissez la valeur de votre vie et savez que rien ne l'égale, hormis l'Amour.

...

Et voilà qu'aujourd'hui vous tentez de m'imposer votre courage afin de m'ôter ce pour lequel je vis !

Mais, si je te tuais, Prince, c'est à ma propre vie que j'attenterais !

Gardez donc votre vie et votre courage. Et ne cherchez pas à les opposer l'une à l'autre.

Acceptez ma lâcheté et ma sincérité comme j'accepte votre courage et votre hypocrisie, et n'oubliez pas que les hommes sont comme les cinq doigts de la main : ils ne se ressemblent pas mais sont utiles les uns aux autres. Maintenant, faites ce que bon vous semble. Tuez-moi ou entretenez-vous, car je ne puis couper le fil d'une vie.

C'est ainsi que leur parla le second mendiant.

Alors le prince se releva et dit :

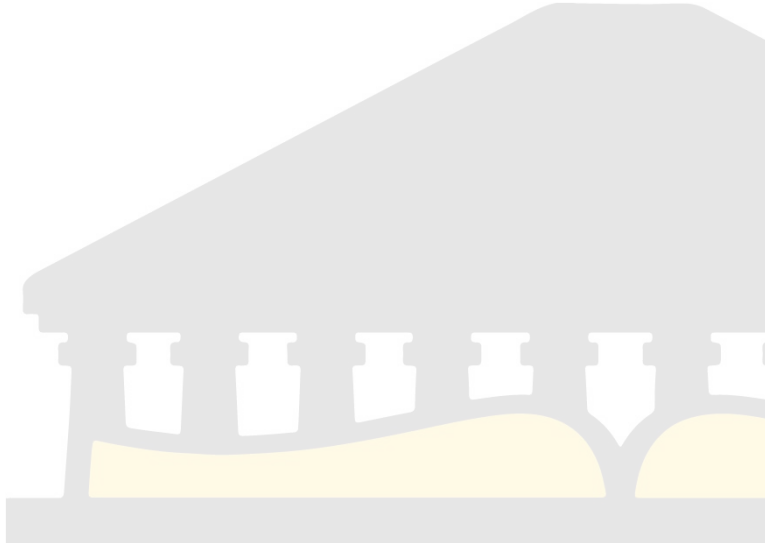
— Sachez ceci : je ne vous aurais fait aucun mal. Je voulais seulement vous éprouver, car je ne suis pas prince mais un Génie gardien de mille palais et de mille présents. Et il y a des années, et encore bien des années,

autant d'années qu'il y a de grains de sable dans une dune, que j'attends leurs maîtres.

Et aujourd'hui, le premier d'entre eux est arrivé. C'est toi, mendiant, dont la sincérité est la clé de ce palais. Reste dans ta demeure puisque c'est avec raison que tu l'as faite tienne.

Quant à toi, ô mendiant généreux, continue ta route car un autre palais et un autre présent t'attendent. Tu n'as pas encore fini de donner pour recevoir.

L'ÂNE QUI VOULAIT LA CONNAISSANCE



Un jour, un âne passa devant une grande bâtisse et leva ses yeux sur la façade. Il vit qu'elle était grande, haute, belle... avec des fenêtres incrustées dans des arcades de dentelle, des murs sculptés de calligraphies, des coupoles aussi blanches qu'un crin vieilli... et une grande porte sur laquelle était écrit en lettres d'or : « UNIVERSITE DE LA CONNAISSANCE ».

L'âne était encore en admiration quand la grande porte s'ouvrit et qu'en sortit une multitude de gens. Et l'âne vit qu'ils étaient grands et beaux, avec des tuniques propres et de toutes les couleurs. Il vit aussi que pas un seul ne regardait à terre, comme lui. Mais qu'ils regardaient devant eux, ou derrière eux, ou sur les côtés, ou dans un livre, ou encore dans le visage d'un autre... il y en avait même qui regardaient le ciel !

Alors l'âne se dit :

— Qu'y a-t-il donc d'autre à regarder que la terre qui vous porte et vous nourrit ?

Ces gens-là doivent avoir un secret qui leur vient d'ailleurs.

Et peut-être que si j'étudiais, moi aussi, j'aurais le regard ailleurs, un corps plus gras et une tunique plus belle ?

Et, le jour suivant, l'âne se présenta à l'université pour étudier afin d'avoir le regard ailleurs, un corps plus gras et une tunique plus belle.

Il entra dans une grande salle, à la suite de jeunes gens qui prirent place sur des bancs.

Il chercha à son tour à s'asseoir, mais il n'y arriva pas. C'était trop difficile. Les bancs étaient trop étroits et durs, et de plus il ne savait pas s'asseoir. Alors il garda sa position naturelle et écouta la leçon.

Le maître venait de poser une question :

— Quel est l'Essentiel ?

Il y eut un grand silence. Puis on entendit chuchoter :

« Dieu... .. »

Et enfin, on entendit braire un âne qui disait :

— La Vie !

Et, tous virent qu'il y avait un âne dans la salle.

Et, tous se mirent à rire.

Le maître s'approcha de lui et lui dit :

— Comment oses-tu souiller par ta présence et tes cris ces lieux sacrés de la connaissance ?

Si Dieu te voyait, il te foudroierait sur-le-champ.

Va donc rejoindre tes semblables pour goûter de la trique de ton maître et te faire ronger par la gale.

Et ne remets plus tes pattes de paralytique en cet endroit où seuls le pas et la parole de l'homme doivent régner.

L'âne, étonné, lui répondit humblement :

— Maître ! mon désir est de m'instruire auprès de vous pour avoir le regard ailleurs afin de ne pas goûter de la trique de mon maître et de ne plus me faire ronger par la gale.

Et j'ignorais que ma voix n'était pas humaine sinon, je me serais tu.

Oubliez mon ignorance comme j'oublie de compter les coups de trique de mon maître, et enseignez-moi le savoir.

Apprenez-moi à avoir le regard ailleurs pour éviter les orties de la douleur parsemées dans la joie des blés tendres. Je vous serai fidèle et je vous porterai sur mon dos.

Le maître lui répondit, à son tour :

— Eh bien, soit !

Puisque tu veux apprendre la connaissance, alors, écoute la première et dernière leçon que je te donne :

un âne est un âne,

et son destin est de recevoir des coups de triques

et d'être rongé par la gale et la faim.

D'être sur les chemins à crouler sous les fardeaux et s'écorcher sur les épines et les pierres.

Et de se nourrir d'orties.

Comme le destin de l'homme

est d'être dans une vaste demeure confortable

pour y être servi par ses serviteurs,

pour s'y nourrir de bonnes nourritures

et étancher sa soif de bons breuvages.

Pour y élever ses enfants

dans la connaissance et la crainte de Dieu.

Et maintenant, sors d'ici !

car, je n'ai que faire d'un âne

quand je possède une monture de pure race.

Tout la salle applaudit le maître.

L'âne rougit des oreilles à la queue et répondit en bafouillant :

— Puisque mon destin est celui d'un âne je l'accepte.

Cela, votre leçon me l'aura appris.

Mais, il y a des choses que mon ignorance, ô maître, m'empêche de comprendre :

pourquoi le destin de l'homme est-il d'être le maître ou le serviteur ?

Pourquoi craint-il les coups de trique
d'un maître encore plus puissant que lui,
qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vu ?
L'Essentiel est-il ce maître qui ne vous presse pas
ou ce bien qu'il vous laisse libre d'user, en vous
en prescrivant le meilleur usage ?

Toute la salle se mit à crier, à donner des coups à
l'âne en le traitant de tous les noms injurieux, et à le
jeter au-dehors.

Le lendemain, quand la porte s'ouvrit pour laisser
sortir les jeunes gens, l'âne en profita pour se glisser
furtivement à l'intérieur de l'université.

Il alla dans la grande salle vide, d'où on l'avait ren-
voyé, et écrivit sur le tableau :

« Le monde est un reflet.
Le reflet de ce que vous êtes :
mer et désert
lumière et ténèbres
fleur et immondice
Dieu et diable.
Cultivez-vous
pour moissonner
les gerbes de vos semis. »

Et il signa : : « l'âne ».

Puis il s'en retourna vers son pré, comme si de rien
n'était.

Il essaya de s'asseoir sur l'herbe, mais il ne put que
se coucher.

Et il trouva que cela était beaucoup mieux.

LE DON

Dans une forêt, où tous les arbres étaient différents
les uns des autres, et qu'abreuvait un ruisseau, se
dressait une petite maison de pierre et de terre.

A l'intérieur, vivait un homme du nom de Shams.

Sa seule occupation était de veiller sur les arbres,
ces arbres dont pas un seul n'avait son semblable dans
cette forêt.

Ainsi avait été la vie de son père, et avant lui de son
grand-père, et avant lui de bien d'autres...

Ses ancêtres étaient au nombre des arbres de la forêt.
Selon le vœu du premier ancêtre qui voulait qu'à cha-
que naissance, qu'à chaque femme qui entrait dans la
famille, soit planté un arbrisseau et porte le nom du
nouveau-né ou de l'épousée.

Le temps porte encore son vœu et sa voix :

« Un arbre
à chaque naissance
à chaque union
pour que l'eau passée
puisse abreuver
l'eau à venir.
Une forêt à fructifier
pour que l'arbre premier

puisse nourrir
l'arbre dernier. »

Tel était le vœu du premier ancêtre, dont on avait oublié le nom et qui n'avait pas d'arbre à son nom dans la forêt. Ni celui de sa compagne.

A la naissance de Shams, son père avait parcouru le monde avant de trouver un arbre qui ne soit pas déjà dans la forêt.

Il en trouva un au Liban. Le plus beau, le plus majestueux des arbres : un vieillard solitaire et hautain qui avait vu la naissance du monde. Un cèdre.

Et la forêt s'agrandit d'un cèdre nommé « Shams ».

Un matin, alors que Shams allait entrer dans sa forêt aussi vaste qu'un océan, il aperçut une femme qui portait une cruche d'eau sur la tête.

Une femme aussi élancée qu'un peuplier, au pas aussi assuré que les racines d'un chêne, à la beauté aussi pénétrante que celle d'un cèdre.

Et, dans la forêt qu'il parcourait en débarrassant chaque arbre de ses branches mortes, de son écorce desséchée... Shams voyait en chacun d'eux un reflet de la femme inconnue.

Les jours suivants, il en oublia sa tâche pour guetter la femme inconnue.

Il resta là, à l'entrée de la forêt, à guetter, à attendre... du matin au soir, parfois du soir au matin. Mais ce fut en vain.

Alors, il retourna à sa forêt.

Il travailla sans relâche, du matin au soir, parfois du soir au matin, car il retrouvait dans chaque arbre un reflet de la femme inconnue.

Parfois, il attendait que le temps passe avant de pénétrer dans le bois aussi vaste qu'un océan.

Parfois, il quittait le bois aussi vaste qu'un océan, avant que le temps ne passe.

Sa tristesse s'accroissait à chaque pas, à chaque arbre, ces arbres dont pas un seul n'avait son semblable.

Sa solitude s'estompait à chaque pas, à chaque arbre, car il ressentait la présence de l'absente.

Et, c'est le cœur triste et l'âme emplie qu'il se rendit à la ville, le jour du marché, pour y vendre du bois mort.

Il disait aux gens :

« Branches mortes... branches mortes...

Si vous les emportez dans le creux de vos bras elles vivront dans le cœur de votre maison.

Et leur feu vous réchauffera et vous réjouira.

Branches mortes... branches mortes... »

Une femme, la femme inconnue, s'arrêta devant lui pour lui acheter son bois. Elle mit le feu à la forêt aussi vaste que le monde qui poussait dans le cœur de Shams.

Elle lui demanda un fagot, et Shams lui répondit :

« Le feu qui dort dans chaque branche morte attend une flamme pour s'éveiller.

Et s'il se consume après avoir brillé c'est que l'amour n'était que passion.

Et s'il brûle sans jamais vaciller c'est que l'Amour est la Vie.

De quel bois veux-tu que je te donne ? »

La femme inconnue lui répondit :

« Je veux de ton bois,
de celui qui me consumera
sans me brûler.

Je veux de ton bois,
de celui qui se mêlera à mon eau
sans s'éteindre. »

Et Shams lui donna de son bois.

Il le lui porta jusque dans sa demeure, où il trouva un vieil homme que le temps avait oublié qui lui dit :

— Tu es le premier homme à entrer ici, et j'en connais la raison.

Mais, si tu veux que je te donne ma bénédiction, il te faudra m'offrir l'égal de ce que je te donnerai.

Shams s'en retourna, le cœur partagé en deux.
Le cœur de Shams se parlait à lui-même : que pouvait-il bien offrir ?

Il trouva. Il se dit que sa seule richesse, son plus inestimable trésor était sa forêt.

Il empoigna sa hache et se dirigea vers le bois, aussi vaste qu'un océan.

Il leva sa hache sur le premier arbre rencontré... il leva sa hache sur l'arbre suivant... et ainsi il parcourut la forêt, oubliant le temps, abattant chaque arbre. Jusqu'à ce qu'il ne restât plus devant lui que trois arbres : le peuplier de sa mère, le chêne de son père et le cèdre de lui-même.

Il leva la hache sur le peuplier : il le coupa.

Il leva la hache sur le chêne : il le coupa.

Il n'épargna que ce vieillard solitaire et hautain qui avait vu la naissance du monde : le cèdre du Liban qui portait son nom.

Il alla trouver le vieil homme que le temps avait oublié, et lui dit :

— Vieil homme, je viens t'offrir mon présent le plus cher : la forêt de mes ancêtres est abattue et son bois te revient. Et j'userai ma vie à le porter devant ta porte. Donne-moi ta bénédiction, car ce que je t'offre est l'égal de ce que tu dois me donner.

Le vieil homme lui répondit :

— Si c'est ma bénédiction que tu désires, alors je te la donne. Mais, est-ce bien cela que tu désires ?

Et je n'ai aucun autre bien, car tu le sais, le fruit de l'arbre appartient à celui qui le cueille.

Je prendrai de ton bois le juste besoin et offrirai le reste. Et, je n'ai nul besoin que tu uses ta vie pour moi. Elle ne m'est pas due. Ma mule me servira mieux que toi.

Mais, toi, qu'as-tu d'autre à offrir ? Ta forêt abattue est mon présent, et non pas le présent de celle à qui

tu dois t'adresser et que tu dois nommer, car elle n'a pas de nom.

Shams s'en retourna une nouvelle fois vers sa maison, le cœur aussi abattu qu'une forêt sous les coups de hache d'un homme aveugle.

Il se lamenta durant des jours et des nuits, des nuits et des jours, sans voir le temps passer.

Il ne lui restait qu'un arbre, l'arbre de sa vie qu'il abreuvait de ses pleurs, des pleurs qui se mêlaient à l'eau du ruisseau qui devint une rivière.

Et, un jour qu'il s'épanchait sur la rivière, il vit le reflet du cèdre onduler dans l'eau, comme un arbre morcelé qui voulait suivre l'onde mais que ses racines enchaînaient à la terre.

Et soudain, la vérité éclata dans son esprit.

Il déracina le vieillard solitaire et hautain qui avait vu naître le monde et le coupa en morceaux.

Il en fit des fagots qu'il porta les uns après les autres devant la porte de la femme inconnue.

Et quand sa tâche fut accomplie, il tapa à la porte.

Ce fut la femme inconnue qui lui ouvrit. Alors, il lui dit :

— Je te donne l'arbre abattu de ma vie pour cueillir le fruit vivant de ton arbre.

Pour que des grains de notre vie et de notre mort surgissent des racines entrelacées, et que de leur union naisse l'Arbre de la Vie.

Car rien n'est plus égal que la vie et la mort.

Shams épousa la femme inconnue, à qui il demanda son nom. Elle lui répondit :

— Je suis l'eau de tes pleurs, et si tu veux me nommer alors, appelle-moi « El-Ma » : l'eau.

Et plus tard, ils eurent un enfant qu'ils nommèrent Zaïd Ibn El-Ma ou Shams, et plantèrent un olivier à son nom.



LA PRINCESSE ET LE BERGER

Il était une fois, dans un pays bien lointain, une princesse dont la beauté était si grande que tous les rois de la terre voulaient l'épouser.

Mais la princesse ne voulait ni de leur couronne, ni de leur richesse. Son désir était de trouver celui qui portait une couronne invisible. Cette couronne qui orne le front de celui qui a un joyau à la place du cœur.

Aussi, elle faisait subir à ses prétendants une épreuve pour connaître la vraie richesse de leur âme.

Mais aucun roi, aucun prince n'eut de grâce à ses yeux et ne revint pour dévoiler la nature de l'épreuve.

On racontait que leur échec les condamnait à mort.

Aucun roi, aucun prince n'eut de grâce à ses yeux, jusqu'au jour où...

La brebis d'un berger mit bas un agneau à la toison d'or. L'homme le porta à la princesse.

— Jeune berger, ton cadeau est appréciable. Que ne l'as-tu gardé pour toi ! Un sort funeste guette mes prétendants.

Mais, puisque tu insistes et que ton souhait est de m'épouser, alors, regarde... je vais me dévêtir devant toi.

(La princesse découvrit sa poitrine. Et, sous son sein

gauche, l'emplacement du cœur était transparent. On voyait battre son cœur !)

Mais le berger détourna son regard.

— Pourquoi détournes-tu ton regard de ma poitrine ? Ne suis-je pas assez belle pour toi ?

— Princesse, comment mes yeux pourraient supporter l'éclat de votre beauté sans être aveuglés à jamais ? Comment pourrais-je regarder votre cœur sans y lire toute l'intimité de votre âme ?

— Tu es le premier à te soucier de mon intimité, de mes battements secrets et révélateurs.

Tu es un homme sage, tu seras mon prince.

— Je ne pourrai être que votre esclave. L'ombre de votre lumière. Qu'advient-il de moi lorsque vous vous lasserez de ma sagesse ? Je ne pourrai supporter de n'être plus rien pour vous.

Je retourne à mes moutons. L'obscurité d'une vie paisible est plus enviable que les feux d'un amour vain.

De plus, comment pourrai-je partager la vie d'un être qui en a tué d'autres ?

— Tu n'es qu'un homme stupide, et ta sagesse n'est que folie. Tes paroles te vaudront la mort.

— Mourir n'est rien. Souffrir est le pire. Et, j'ai commencé de souffrir au premier regard que je vous ai porté.

Alors, la princesse quitta son trône et vint se mettre à genou en face du berger et lui dit :

— Ne souffre plus, ô mon Bien-Aimé, car apprends qu'aucun de mes prétendants n'est mort. Que, seul l'oubli est tombé sur leur mémoire pour qu'ils ne

révèlent pas mon secret. Ils sont endormis, dans les pièces du palais, et attendent notre union pour s'éveiller.

Et aussi vrai que mon cœur de femme bat au rythme des saisons, ton reflet y luit à tout jamais.



HADJI PAPA LE POTIER

Il était une fois, dans une lointaine ville de Berbérie où les minarets blancs des mosquées étaient semblables à des fleurs de lys s'élevant vers le ciel, un potier du nom de Hadji Papa.

Il habitait une modeste demeure qui lui servait de maison et d'atelier. Et, sa vie était à l'image de son foyer : il vivait dans l'humilité et la simplicité de ceux que le Seigneur a touché de Ses Doigts.

Il mettait autant d'amour à modeler l'anse d'un pot qu'à saluer un passant. Chacun de ses ouvrages, le plus simple soit-il, lui demandait plusieurs jours de labeur.

Il ne pouvait vendre le moindre objet qu'il ne lui paraisse parfait.

Et malgré le temps et la peine déployés à l'ouvrage, il ne demandait que quelques pièces en échange, juste de quoi lui permettre de vivre.

Il ne voulait pas de l'aisance qui durcit le cœur et les membres.

Sa main était toujours tendue vers le mendiant, l'étranger, l'ami...

Et il le savait, ses poteries valaient beaucoup plus que ce qu'il en demandait, mais que lui importait l'argent !

Ce qui était essentiel, et que personne ne pouvait lui payer, était le Bonheur dans lequel il trouvait la joie de vivre, de travailler.

Ce Bonheur qui animait ses mains et son cœur, il voulait l'offrir et non pas le marchander.

Un jour, un riche prince de passage dans la ville, fut ébloui par la carafe à eau qu'on lui tendit pour étancher sa soif.

Il en demanda la provenance, et l'auteur d'une telle beauté.

On lui répondit qu'elle était l'œuvre de Hadji Papa le potier, l'homme dont le cœur était une fontaine de bien.

Et le prince partit aussitôt à la recherche du potier. Il demanda sa route au premier passant, qui lui répondit :

— La maison de celui que Dieu a pris sous sa Clémence resplendit comme son cœur.

Suis la lumière, et tu la trouveras.

Le prince suivit la route du soleil, mais il ne trouva pas la maison du potier.

La nuit était là, devant lui, il demanda sa route à un autre passant qui lui répondit :

— La maison de celui que Dieu comble de Ses Bienfaits resplendit sans briller comme son âme.

Suis la lumière obscure, et tu la trouveras.

Le prince suivit la route de la lune, mais il ne trouva pas la maison du potier.

Ce ne fut qu'à l'aurore, quand le jour et la nuit s'unissent, qu'il trouva la maison du potier.

La lumière du jour inondait sa façade tandis que la lumière de la nuit glissait du toit pour ne plus être qu'une ombre.

Et, à la place du palais qu'il imaginait trouver, le prince ne vit qu'une modeste demeure.

Il s'empressa de taper à la porte : toc-toc-toc...

Un homme, comme tous les autres hommes, lui ouvrit.

Ses mains et ses bras dénudés étaient tachés d'argile.

— Que la Paix soit avec toi, ô toi qui tapes à ma porte ! dit-il au prince.

— Je suis prince ! fais-moi entrer, j'ai à te parler.

— O Prince ! ma demeure est indigne de toi.

Tout est en désordre. Cela risque de choquer ta vue, et le feu qui prend, quant à lui, risque d'irriter tes narines et tes yeux.

— Que m'importe ces tracas ! laisse-moi entrer. Ou bien, me juges-tu trop indigne de franchir le seuil de ta maison ?

— O Prince ! je suis bien plus indigne que toi. Comment pourrais-je te refuser l'entrée de ma maison ? Entre donc, puisque tel est ton souhait, et daigne me pardonner mon indigence.

Et le prince entra.

Le feu venait juste de prendre dans le four.

Il éclairait la petite pièce que le regard du prince embrassait entièrement. Mais ses yeux ne virent que les poteries, près du four.

Il ne prit même pas la peine de regarder le petit lit surmonté d'une étagère où se trouvait un livre, ni le petit recoin où étaient rangés quelques vêtements, ni le tas d'argile recouvert d'un tissu humide au fond de la pièce...

Il était émerveillé par les tasses, les pots, les cruches, les plats... les coupes.

— Potier ! je te les achète.

Toutes tes œuvres seront désormais à moi.

Le potier lui répondit :

— Prince ! je ne puis te vendre ce qui n'est plus à moi.

— Comment ! s'écria le prince. Plus à toi ? n'est-ce pas toi pourtant qui les façonne ?

— Ces poteries sont bien mes œuvres. Mais, vois-tu j'en ai cédé une partie à Mourad, le pêcheur.

— Je t'en offre dix fois le prix qu'il t'en a donné ! Tu ne peux refuser une telle offre !

— Ta générosité me touche en plein cœur, Prince. Mais, vois-tu, toute ta fortune ne pourrait suffire. Car cet homme se lève à l'heure où le sommeil s'installe pour aller chercher sa nourriture et la partager avec ses amis. Et, jamais, il n'a oublié le mendiant de la place. Le fruit de son labeur ruisselle de l'amour de la simplicité et de la bonté.

— Alors, dit le prince excédé, vends-moi les autres poteries.

Je te donnerai pour cela une immense terre sur laquelle court une rivière poissonneuse.

— Ta générosité me touche en plein cœur, Prince. Mais, vois-tu, toutes tes terres ne pourraient suffire. Car, ces autres poteries, je les ai données à Nourreddine, le paysan, en échange d'un peu de blé et de quelques fruits.

Et, tout comme Mourad le pêcheur, il se lève à l'heure où le sommeil s'installe pour abreuver les arbres et les jeunes pousses.

Et durant toute l'année, par temps froid comme par temps de grandes chaleurs, il sème son amour pour le récolter au temps de la moisson et l'offrir à ses amis, aux gens de passage... et, jamais, il n'a oublié le mendiant de la place. Et, jamais, il n'a voulu partager sa

peine : il attend patiemment que le fruit vert mûrisse pour l'offrir.

— Potier, ma patience a des limites.

Et si tu espères tirer de moi plus de profit que ce que je t'offre généreusement, tu te trompes. Tes poteries ne sont que des tas d'argile modelés et ne valent pas le millième de ce que je t'ai offert. Et, tu es, toi que l'on prétend un homme de bien, un homme hypocrite et rusé.

— Je ne puis t'empêcher de penser cela, Prince. Apprends seulement que ma conscience est mon guide et que ma route est celle de la Vie. Et que je suis malheureux de ne pouvoir te donner ces poteries pour lesquelles, il est vrai, tu m'offres une véritable fortune.

Pour ce prix, tu trouveras plus d'un potier talentueux qui te réjouira par ses œuvres.

Mais le prince savait qu'aucun potier n'était capable de créer de telles œuvres. Et ne savait qu'offrir au potier.

— Potier ! viens dans ma ville, et tu en seras le second prince.

Tu auras tout ce qu'un homme souhaite sur cette terre. Tu auras du poisson et des fruits à ta table, tous les jours, et des serviteurs pour obéir au moindre de tes caprices.

Et si tu le désires, je te ferai construire un harem près du mien.

Peux-tu encore refuser, potier ? Tu as ma parole de prince que toutes ces choses seront à toi, si tu consens à venir vivre dans ma ville.

— Prince ! tu me mets dans l'embarras.

Car je ne puis accepter ton offre. Et, en vérité, tu me tentes pour rien.

Cette ville est ma ville, cette maison ma demeure et

nulles richesses ne peuvent payer le prix des souvenirs que j'y ai vécus.

Si tu ressentais ne serait-ce que la millième partie du bonheur qui embaume cette pièce, tu comprendrais pourquoi toute fortune ou pouvoir sont vains.

« Mais quel genre d'homme est ce potier ? Assurément, son génie lui vient de quelque secret ? » pensa le prince.

— Potier ! puisque tu ne veux pas te mettre à mon service, alors, reste dans ta ville et dans ta demeure. Mais vends-moi le secret de ton bonheur.

Je te promets que j'en ferai bon usage.

— O Prince ! le secret de mon bonheur ne peut servir qu'à moi.

Il est là, entre les pages de ce livre, au-dessus de mon lit, et il ne te serait d'aucun usage.

Je ne puis te vendre une chose qui n'aurait aucune valeur entre tes mains.

Maintenant, noble Prince, pardonne-moi si je dois m'absenter car il me faut aller chercher du bois.

Ils sortirent.

Le potier se sépara du prince en le saluant.

Mais à peine avait-il tourné le coin du mur, que le prince poussa la porte et alla s'emparer du livre.

Et, à peine s'était-il retrouvé à la lumière du jour, qu'il s'empressa d'entrouvrir le livre, pensant y trouver quelque formule magique.

Mais il ne trouva rien. Toutes les pages étaient blanches.

Il ne vit même pas le cheveu doré comme les blés qui s'en échappa et qu'il enterra dans le sable avec son pied.

Il retourna dans la maison de Hadji Papa, et attendit son retour, le livre entre ses mains.

Et, lorsque le potier revint et qu'il vit le livre entre les mains du prince, il comprit.

Alors, il dit au prince :

— Prince ! tu voulais connaître le secret de mon bonheur, eh bien, apprends que mon bonheur ne tenait qu'à un cheveu. Ce cheveu de ma Bien-Aimée, qu'un jour une hirondelle m'a apporté, et que tu as laissé tomber dans le sable, et que tu as foulé sans même t'en rendre compte.



LE LABOUREUR DU LAC

Il y a bien longtemps, dans une petite maison entourée par les champs, vivaient un laboureur et sa femme. Une femme dont la beauté était la lumière du jour, ce jour qui partait le matin pour rejoindre le soir, ce soir qui n'était que l'obscurité douce et tendre du laboureur qui naissait à la fin de sa Bien-Aimée et finissait à sa naissance.

Leur bonheur parfumait la terre et faisait chanter la terre et l'eau, l'eau de leur cœur, ce cœur qui brûlait d'un feu sans flammes, du feu sans flammes de l'Amour.

Cet Amour dont les parois polies se ternirent un jour, ce jour où un homme au corps raide comme un bâton et à l'ombre courbée vint demander l'hospitalité.

L'hospitalité au nom de la générosité et du bon cœur, ce bon cœur généreux du laboureur et de sa femme qui l'accueillirent comme un ami, un ami qui sentit son cœur brûler sous la lumière de la femme du laboureur, ce laboureur qui alla chercher de l'eau à la rivière, cette rivière si éloignée.

Alors, l'homme fut comme le papillon devant la chandelle, cette chandelle qui lui brûla les ailes, ces ailes qui devinrent des mains, des mains de profanateur et de mort. Cette mort qui n'était que le sombre linceul

de la nuit, cette nuit qui restait seule, seule avec elle-même.

L'homme vit sa folie, cette folie qui continuait de le posséder si fort qu'il découpa le corps étendu en cent morceaux. Cent morceaux qu'il éparpilla à travers le monde si vaste qui nous entoure de la chaise à la table, de la table à la porte, de la porte au jardin, du jardin à la rue, de la rue au reste du monde...

Le laboureur revint de la rivière avec de l'eau et un fagot, un fagot de bois sec pour le feu, ce feu éteint par le flot du sang versé, versé dans l'innocence et la pureté, cette pureté qui fit croire au laboureur que sa Bien-Aimée n'était pas morte. Cette morte dont il chercha tous les morceaux de par le monde qui nous entoure de la chaise à la table, de la table à la porte, de la porte au jardin, du jardin à la rue, de la rue au reste du monde.

Le laboureur retrouva les morceaux un par un de par le monde, ce monde qui lui cacha un seul morceau, ce morceau qui était le premier du corps, ce corps assemblé par le laboureur, ce laboureur qui versa des larmes, des larmes qui donnèrent naissance à un arc-en-ciel, cet arc-en-ciel qui était l'espérance.

Et voilà que, tard dans la nuit, très tard, presque vers sa fin, cette fin qui n'annonçait plus le commencement, le laboureur entendit un chant, ce chant qui disait :

« Il pleut sur mon cœur
mais mon amour rayonne
comme le lac joyeux et triste
de deux cœurs unis.
Il pleut sur mon cœur
mais mon cœur rayonne
mon Bien-Aimé laboure mon âme
pour y verser les semis de son âme.
Il pleut sur mon cœur
et mon amour brûle dans l'eau
entre ciel et terre. »

Le laboureur s'éveilla et répéta toutes les paroles, ces paroles qu'il avait rêvées, rêvées si fort qu'elles étaient d'une autre réalité qui donna naissance à un lac devant la maison du laboureur. Ce laboureur qui tira le soc de sa charrue pour labourer ce lac, ce lac peu profond qu'il ne cessa de labourer en chantant les paroles rêvées.

Et ainsi, il usa sa voix et son corps... jusqu'à ce que sa tête finisse, à force de se courber sous le poids de son dos voûté, par frôler l'eau avant de s'y perdre. Et, longtemps, le soc resta entre ciel et eau avant de ployer et de disparaître. Il ne restait plus aucune trace du laboureur sur la terre, pas même la marque et l'odeur de ses doigts sur le bois du soc.

Plus rien, ni dans les cieux, ni sur la terre.

Le laboureur s'était liquéfié dans le lac, ce lac qui devint un océan.

Le dernier morceau était retrouvé, ce morceau retrouvé qui était le cœur de sa Bien-Aimée.

Le cœur de sa Bien-Aimée qui s'était distendu sous les remous de l'Amour et laissé ruisseler par ses coutures l'eau de sa Foi.

L'eau de sa Foi qui avait fini par déferler et emporter sur son passage la frêle paroi du corps.

Et comme l'amour du laboureur était de la même eau, une eau à peine souillée et que l'épreuve du temps avait fini de purifier, pure fut l'eau de l'océan.

Un océan oublié et lointain sur lequel flottèrent de larges fleurs, des fleurs rouges en forme de cœur, et au cœur de cet océan fleuri brillait un autre cœur, un cœur de cristal pur qui servait d'écrin à deux cœurs unis par la chair et l'esprit.

Deux cœurs qui ne faisaient plus qu'une seule âme, une seule âme d'Amour dans un œuf de cristal pur, cet œuf de cristal pur où germe la Vie et qui attend d'éclorre pour semer dans le cœur de ceux qui espèrent une goutte d'eau primordiale.

Une goutte d'eau primordiale aussi brûlante que le

feu du soleil et qui chuinte plus tendrement que toutes les vagues des océans. La goutte d'eau de l'Espérance. Car l'Espérance est un don de Dieu, comme l'Amour est la Vie, et la Vie une création de Dieu.
Et à Dieu la Louange.

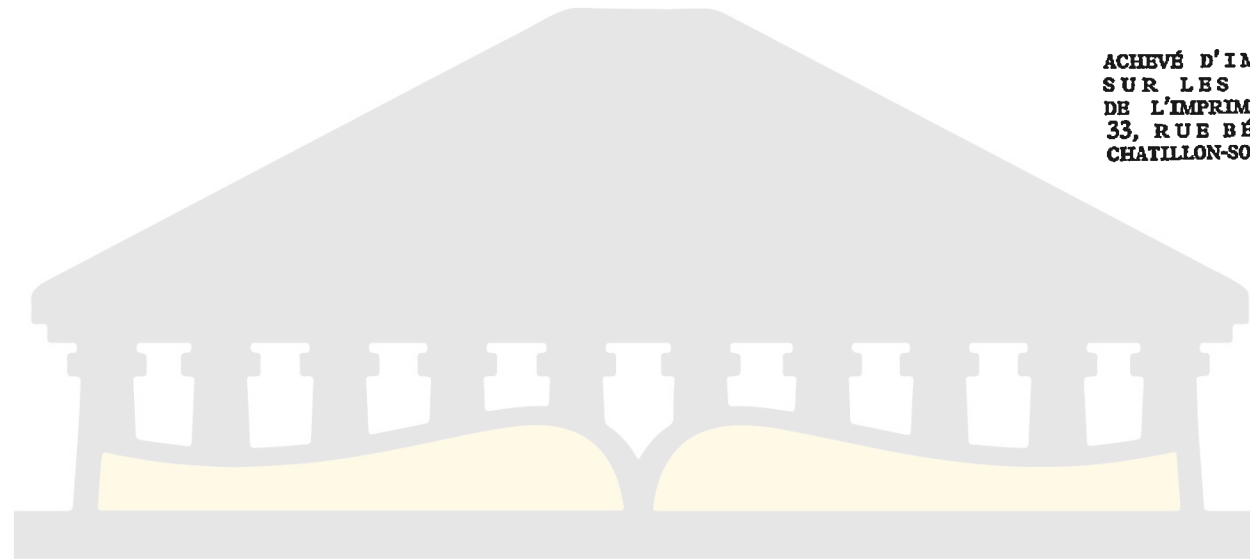
TABLE DES MATIERES

L'illumination	9
L'homme riche	11
La pluie	15
Le terrain abandonné et la Mosquée	17
Le souhait des souhaits	19
La lune pleine	21
L'héritage	23
L'idée de la sagesse	25
La pêcheur	27
La joie et la tristesse	31
La lettre	33
Au lecteur	35
Les contes de Zaïd le mendiant	37
Les deux mendiants	39
L'âne qui voulait la connaissance	47
Le don	51
La princesse et le berger	57
Hadji Papa le potier	61
Le laboureur du lac	67



Dépôt légal : juin 1989
Numéro d'impression : 4413

ACHEVÉ D'IMPRIMER.
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S.E.G.
33, RUE BÉRANGER
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX



⊙ ⊙ ⊙ ∨ ∩ Σ ⊙ ⊙ ⊙ ∩ Σ ∪
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

CONTEURS
D'ICI ET D'AILLEURS

Coll. dirigée par Maya Arriz Tamza.

Zaïd le mendiant est une œuvre inspirée qui s'inscrit dans la lignée universelle des chercheurs de Vérité. C'est l'histoire d'un homme que sa Bien-Aimée ne trouvait pas assez grand et qui devint mendiant car, lui, ne se trouvait pas assez petit. Acte mystique, sacrifice de soi révélé par le Parfait Amour qui va le transformer en nomade de la Sagesse et de la Connaissance.



Maya Arriz Tamza, né le 27 octobre 1957 dans les Aurès (Algérie), s'installe en France (à Marseille) avec sa famille en 1963. Après divers métiers et diverses études, il se consacre à la littérature et au soufisme.

Illustration de couverture : Mohamed KADA

ISBN 2-86600-370-5
ISSN 0986-5438

PUBLISUD
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris
Tél. : 45-80-78-50